

LES CARNETS D'HERMÈS

L'avenir du passé

Trois textes de Claude-Henri Rocquet

Ce que je dois à Bordeaux

(discours de réception à l'Académie de Bordeaux, le 23 novembre 1995)

Le temps d'Algérie

(revue Esprit, octobre 1962)

Merci

(discours de remerciement
pour le Grand Prix catholique de littérature le 7 mai 2009)

FÉVRIER 2010

_____N° 4_____

Ce quatrième numéro des *Carnets d'Hermès*
a été imprimé en février 2010, à Paris,
pour les Compagnons d'Hermès
et quelques-uns de leurs amis.

Président des Compagnons d'Hermès
et à ce titre directeur de la publication
Francis Damman

Comité de rédaction
Marie-France Bonay,
Francis Damman,
Anne Fougère,
Claude-Henri Rocquet,
Yves Roullière.

Conception de la couverture :
Jean Bourdeaux

© Les Compagnons d'Hermès
et Claude-Henri Rocquet.
ISSN : 1952-9945

Ce que je dois à Bordeaux

Ce tout jeune homme arrive à Bordeaux en 1950. Il vient de Dunkerque. Il n'a pas dix-sept ans. En octobre, il entrera au lycée Montaigne. Il fera deux années de philosophie, le temps de nouer deux amitiés, l'une après l'autre, et qui feront une triple amitié : Yves, Raymond, Claude. Il emménage avec sa famille cours de l'Intendance, au trente. *Cours* : il entend ce mot pour la première fois. On est donc presque à l'étranger sans quitter la France ? L'appartement est au dernier étage de l'immeuble dont une banque, la Société Générale, occupe le rez-de-chaussée. Son père y est nommé sous-directeur. Au bout de l'appartement, sans voisins, la chambre du jeune homme donne sur les toits et les cornettes de tôle, sentinelles, sorcières, debout parmi les tuiles. S'il se penche, il aperçoit le Grand-Théâtre, un pan d'avenue – le cours du Chapeau Rouge – qui descend vers le fleuve et la blancheur des bateaux à quai, le port, la Garonne. Il n'avait jamais habité au-dessus des toitures. Il ignorait les tuiles romaines. Ce dragon d'écailles rousses l'enchanter.

Dunkerque, c'était la solitude. La lecture, une librairie, Lille parfois, les librairies de Lille, où je découvre Lautréamont et Tzara, Claudel, Fagus, Nerval, Apollinaire, Éluard. Dunkerque, c'est un collège de baraquements, un ami qui écrit des alexandrins. C'est la classe et le collège, l'étude grise, la grise étude, le passage de Georges Duhamel et de Marc Blancpain : conférences de l'Alliance française, à l'initiative d'un professeur de lettres, et Norbert Casteret, sa lampe frontale, ses cavernes, l'accent du Tarn. Un film, pour tous les établissements, dans le seul grand cinéma : *Hamlet*, Laurence Olivier. La Comédie-Française dans le

même cinéma : je me souviens de la chevelure noire et des voiles trop peu transparents de Junie, de Camille, de leur pâleur. Dunkerque, c'était le ciel de vent et de nuages, les grues et les bateaux du port, le phare, la jetée, les dunes d'oyats, le sable parsemé de guerre, chars, béton, casemates. C'est un paysage. C'est une solitude presque enfantine encore, et dont la poésie est la lumière et le feu : livres lus ; cahiers et feuilles. Francis Carco, à la radio, la nuit, dans le crachotis des parasites, sa voix lente et faubourienne, révélant, à travers l'inaudible – c'était ma France Libre, mon *Ici Londres*, ma patrie – les *poètes maudits*, Verlaine, Germain Nouveau, Tristan Corbière. Et dès ce moment-là, et pour toujours, Rimbaud – la solitude avec Rimbaud – l'unique.

Et maintenant – Bordeaux, capitale ! La naissance du poète, non pour lui-même, mais pour les autres : à leurs yeux, parmi les autres. Bordeaux est pour moi Paris.

Il me semble que c'est dans une librairie de la rue des Remparts que j'ai commencé mon voyage vers les lumières et les fraternités espérées. C'est là que plus tard j'achèterai Segalen et un gros livre sur la Kabbale. C'est dans cette librairie ésotérique, obscure, que j'ai rencontré, client d'abord silencieux, un mage. Bordeaux est-il comme Lyon voué aux rites occultes ? Mais je ne cherchais pas *Le Grand Albert* et *Les Clavicules de Salomon*. Je voulais savoir s'il existait une revue littéraire. Il y avait *L'Échalote* et *La Boîte à clous*.

L'Échalote était une petite revue aux feuilles minces comme la pelure d'oignon. La couverture de *La Boîte à clous* était cartonnée. Est-ce pour cela que je l'ai préférée ? Est-ce à cause de la boîte à clous et à outils, familiale, dont j'aimais dans mon enfance agiter la ferraille et le bruit ? À cause de la quincaillerie de ma grand-mère, de ses trésors de pointes en tout genre, à Petite-Synthe, près de

Dunkerque ? Est-ce par hasard ? J'ai voulu rencontrer d'abord les directeurs de *La Boîte à clous*.

Si j'avais pris l'autre chemin, dans ce jardin de notre vie où les sentiers bifurquent, j'aurais aussitôt rencontré Raymond Mirande, poète et pilier de *L'Échalote*. Je l'ai rencontré l'année suivante, grâce à ma philo *redoublée*. On dirait que nos chemins, pour l'essentiel, nous attendent et nous guident, qu'ils sont tracés, providentiels, et que le coup de dés, toujours, s'arrange pour donner le chiffre qui nous revient. Hermès invisible nous accompagne et nous précède, nous attend au carrefour. Nous aide-t-il à déchiffrer le dessin de nos pas sur la terre, le dessein de notre existence ? Il était donc écrit là-haut dans les jardins de l'Échalote ou la Boîte à clous stellaire que je connaîtrais, tôt ou tard, Raymond Mirande et qu'après quarante ans, aujourd'hui, à haute voix, je m'en réjouirais devant vous, grâce à vous, grâce à lui.

J'ai rencontré d'abord Michel Parisot et j'ai toujours gardé – en quel endroit, maintenant ? le dessin qu'il m'envoya le lendemain pour fêter notre rencontre : chaises du jardin public, ou du square Gambetta, délicates, sur le pointillé des allées, devant les arceaux et les pelouses, sous les grands arbres. Et puis j'ai rencontré Jean Forton, l'autre jeune directeur de *La Boîte à clous*, 8 rue Mazarin. Je fus accueilli là comme un ami, un frère. La revue publia des poèmes que j'avais écrits à quinze ans, dans la solitude dunkerquoise. J'écrivis des critiques sans indulgence – on n'est pas indulgent quand on a dix-sept ans – mais parfois illuminées.

Jean Forton aimait le cinéma, le ciné-club de la rue Franklin, le jazz : King Oliver, Sydney Bechet, Louis Armstrong. Il aimait la littérature et disait qu'elle l'ennuyait. Il aimait la poésie – « *Oscar Venceslas de Lubicz-Milosz, prince lithuanien* ». Et avec lui j'ai découvert des mondes.

J'ai découvert l'île étrange de Lofoten et le blé rouge et le blé blanc de la reine Karomama. C'est à lui que je dois, ces années-là, Céline et Laclos, Marcel Aymé, Montherlant, Henry Miller.

Jean Forton écrivait ses premiers romans. J'en étais le premier lecteur. Nous en parlions des heures, ligne à ligne. Il m'a dédié son premier livre, *Le Terrain vague*, publié par Seghers. C'était la déambulation et les rêveries, les amours, les amertumes, les blessures d'un jeune homme à travers sa ville, à travers les nuits et les aubes de Bordeaux, qui n'était pas nommé. C'était plein de tendresse et de mélancolie. Jean lui-même était ce jeune homme tendre et mélancolique, timide, ironique, aussi. Je me souviens de sa pâleur et de son chapeau de feutre, un chapeau de film. Je me souviens d'une rencontre avec un jeune voyou – un vrai voyou ? – dans un bar rouge, voilé, drapé, feutré, lumière tamisée, et comme clandestin, de la rue Sainte-Catherine. Et de nos longues flâneries dans le quartier lointain de Bacalan, au bout du monde, parmi les palanquées de pins ou de cageots, qu'on aurait dites abandonnées, et des bateaux déserts dans les darses et mangés de rouille. Avec Jean Forton j'ai vécu *Le Grand Meaulnes*.

Sa mère, madame Forton, était pharmacienne. C'est elle qui par amour pour son fils, et parce qu'elle croyait à l'écrivain naissant, permettait à *La Boîte à clous* de paraître. Elle me fut amicale et maternelle. Et c'est à elle que je dois d'avoir rencontré *Notre Bordeaux* qu'avait fondé et que dirigeait Albert Rêche, correspondant du *Figaro*. Combien d'articles, grâce à lui, ai-je écrits dans cet hebdomadaire ? J'ai commencé par raconter, en plusieurs pages, plusieurs semaines, un voyage du nord au sud de l'Espagne. Et puis j'ai parlé du cirque, des inondations dans le Médoc, des conférences de l'Ami des Lettres, de la foire place des Quinconces, du music-hall, d'Yves Montand et de Juliette Gréco, des livres, des écrivains, des expositions de peinture.

J'écrivais dans une ébriété de métaphores et je ne reçus jamais aucun conseil de modération, encore moins de banalité. C'est là que sans le savoir j'ai appris à écrire en écrivant – libre, tellement libre que j'ignorais cette étonnante liberté. J'apprenais aussi, sans y penser, quelque chose de la fabrication d'un journal, du calibrage des articles, de la mise en page, de l'art des titres. Tout cela, plus tard, m'a servi.

Parfois, dans *Notre Bordeaux*, je présentais l'œuvre d'un écrivain d'Aquitaine : André Berry, Jacques Lemarchand, Jean Cayrol, Louis Émié, qu'il m'arrivait souvent de rencontrer à *Sud-Ouest*. Mais la rencontre la plus importante fut celle de Raymond Guérin. J'avais lu *L'Apprenti*, grâce à Jean Forton, qui admirait Guérin et avait publié de lui *Du côté de chez Malaparte*. Raymond Guérin venait de publier *Les Poulpes*. Je suis allé l'interroger. J'ai noté ce qu'il me disait de ce livre, de ses raisons d'écrire, de ce qu'il aimait. Il n'avait pas encore cinquante ans. J'avais le sentiment de rencontrer un prince, un maître. J'étais reçu par un écrivain de chez Gallimard, ami de Paulhan et d'Arland, de Miller dont une gouache bleue était accrochée près de la bibliothèque, près d'un personnage de Dubuffet. Un romancier qui commençait d'écrire ses chroniques de *La Parisienne* et qui, comme j'étais ébloui par une lettre que Montherlant lui avait écrite, me dit, amer : « Il m'écrit parce qu'il a lu mes articles. Mais sait-il que je suis romancier, moi aussi ? » On pouvait donc avoir publié chez Gallimard ce gros livre, admirable, *Les Poulpes*, après dix autres livres, et souffrir d'être inconnu, ignoré ? Peut-être Raymond Guérin payait-il le prix de ne pas habiter près des Arènes de Lutèce. Il fêta son cinquantième anniversaire dans la clinique où il devait mourir bientôt.

Nous sommes devenus amis dès le premier jour. Il m'a demandé de composer avec lui des Entretiens. Je m'asseyais

à son bureau et j'écrivais ce qu'il me dictait en réponse à mes questions : le magnétophone n'était pas encore usuel. Mais la lenteur de cette conversation écrite était une chose heureuse. Il était assis dans un divan face au bureau et parfois se levait pour prendre un livre. Par la fenêtre, je voyais Saint-Seurin, la place des Martyrs-de-la-Résistance. Parfois, j'étais en avance. J'attendais qu'il revînt du bureau d'assurances qu'il dirigeait. Il me demandait un moment pour se reposer et jeter un coup d'œil sur *L'Équipe*, lecture quotidienne. Et puis l'entretien commençait. Est-ce que je mesurais la chance d'approcher de si près, moi si novice, d'approcher ainsi le secret d'une vie et d'une œuvre ?

Albert Rêche me confia dans *Notre Bordeaux* la chronique des expositions et, plus tard, André Pascal, à Radio-Bordeaux, chaque semaine, une chronique analogue. J'ai passé des jours dans les galeries et l'atelier des peintres. Qui nommer ? Teyssandier, Boissonnet, Élisabeth Calcagni, Mildred Bendall, Charazac, Cante, Jac Belaubre, Jean-Maurice Gay... Et parmi les peintres de mon âge : Conord, Bellan, Darotchetche, Torrente, Cochr...

J'ai beaucoup appris de Boissonnet et c'est dans son atelier que j'ai vu pour la première fois une petite peinture de Bissière : soleil rouge, flèches, signes. Bissière, qui ne venait sans doute jamais à Bordeaux, rayonnait parmi les peintres comme un saint ermite peut éclairer ses frères même lointains. De Teyssandier, j'ai reçu plus qu'une connaissance de la peinture. Cet homme solitaire et tendre et dont la peinture était comme une autre Océanie, cet homme était familier du songe et de l'invisible.

J'ai passé des jours et des nuits avec les jeunes peintres, mes amis. J'étais Apollinaire au Bateau-Lavoir. Nous rallumions les premiers feux du siècle. Le cubisme pesait sur les plus jeunes. Et comment peindre après Picasso ? D'autres, moins jeunes, étaient plus libres. Ils étaient proches de leur terre, de leur songe profond. Je me souviens des terres brunes et rouges, des glaises, des vignes, des

orages de Charles Cante. Je me souviens des lavis de Charazac et d'un Enfant prodigue parmi les pourceaux noirs. Mais la grande querelle était celle de l'art abstrait. Querelle violente ! En 1950, un demi-siècle après sa naissance, l'art non-figuratif était neuf à Bordeaux et faisait scandale. Défigurer, c'était déjà beaucoup ! Mais ne rien figurer, offrir à l'amateur d'art des géométries ou des taches... Il y avait dans ce combat, où l'on subissait mépris et railleries, quelque chose d'une mission religieuse, un prosélytisme. Jean-Maurice Gay était le chef de guerre de ce combat : il publiait, il peignait, j'ai vu chez lui pour la première fois une toile d'Herbin, il était fougueux, généreux – et le président des Indépendants Bordelais. Il était chirurgien-dentiste aussi. Je me suis trouvé quelquefois dans sa salle d'attente pour parler avec lui, entre deux patients, peinture, poésie. Il y avait aux murs de grandes toiles encadrées et l'une d'elles représentait une petite fille parmi des soleils plus hauts qu'elle – la première manière de Jean-Maurice Gay. Je dois beaucoup à cet homme. Peut-être est-ce lui qui m'a conseillé de rencontrer Michel Parisot, *La Boîte à clous* ? Est-ce Jacques Belaubre qui m'avait adressé à lui ? Je lui ai montré mes poèmes, mes dessins. Il m'a dit que je pouvais aussi bien devenir peintre que poète.

Un peu plus tard, il m'a demandé d'écrire la préface d'une exposition des Indépendants Bordelais. Imagine-t-on cela ? Il en accepta tous les excès lyriques de ton et de pensée. Il les soutint contre ceux qui les désavouaient. Je n'avais pas vingt ans. S..., qui tenait pontificalement la chronique de peinture à *Sud-Ouest*, ricana, me parla de façon épaisse. Émié, présent, restait muet, sans prendre la défense du jeune poète. La veille, lisant ces pages, Raymond Guérin avait évoqué Artaud. C'était la première fois peut-être que j'entendais ce nom. Blessé par les sarcasmes de S..., je le lui dis, pour me défendre. Et j'entendis S... me répondre, d'un accent lourd : « Mais

Artaud, Artaud ! Il était fou. » Non, toute la ville de Bordeaux n'avait pas le même don d'accueil.

Cet accent, cette silhouette d'ours, cette voix, cette majesté critique et la rumeur de *Sud-Ouest*, où j'étais devenu *pigiste*, toute la salle de rédaction, je les ai retrouvés bien des années plus tard, à Paris, chez Jean Vauthier, au magnétophone. Après avoir écrit le scénario et les dialogues des *Abysses*, Jean Vauthier travaillait à un film policier, un film noir. Il possédait deux magnétophones et improvisait les répliques sur l'un, sur l'autre, écoutait, mixait les bandes. L'auteur futur de *Capitaine Bada* avait été dessinateur à *Sud-Ouest* et pour composer le brouhaha d'une salle de rédaction, lieu du film, il se souvenait du journal et imitait les voix diverses des journalistes, et la plus sonore : le Critique. C'était – *criant de vérité*. Vauthier avait un art extraordinaire de voir les failles, les ridicules, les aveux involontaires de ceux qu'il croisait. Et il les imitait avec le don d'un comédien.

Peut-être avais-je connu Jean Vauthier chez Henriette Bounin, peintre, et qui représentait les paysages qui entouraient sa maison, vignes et peupliers, terres penchant vers la Garonne, feuillages d'automne somptueux. Vauthier, ces années-là, vivait entre Paris et Bordeaux. Il avait renoncé à dessiner pour les journaux, sans doute après la gloire de *Bada*. Mais peut-on être auteur dramatique, joué, reconnu, si l'on vit loin de Paris ? Il passait beaucoup de temps dans les trains.

Je ne savais pas que j'écrirais moi-même des pièces. Mais maintenant je vois Vauthier, à Bordeaux, pour moi, comme un Hermès sur le chemin. Il me parlait de Gérard Philipe, de Vilar, de Barrault. Je me souviens d'un jour où je lui ai rendu le service de relire avec lui, dans un grand café du Triangle, les épreuves du *Personnage combattant*. Un peu plus tard, à Paris, je vis Barrault le jouer.

J'accompagnai Vauthier dans sa loge, après le spectacle, pour le féliciter. Mais Vauthier souffrait. Je l'avais vu souffrir, à côté de moi, pendant toute la représentation. Comment souffrir ainsi quand on a le bonheur d'être joué au Petit Marigny, par Jean-Louis Barrault, seul en scène pendant deux ou trois heures, athlète et martyr ?

Vauthier souffrait toujours de l'interprétation de ses œuvres. Je l'ai vu tellement douloureux, écorché, que je me suis promis d'accepter d'être absent de toute répétition, si le metteur en scène le voulait, et de laisser à l'interprète toute liberté d'agir et d'imaginer. Le texte écrit, c'est une autre création qui peut naître, avec ses propres lois, ses risques, la chance qu'elle donne au texte d'être plus profond et plus beau que l'auteur le rêvait – de même que le rêve, devenu souvenir, se révèle enfin à notre esprit.

J'accepte volontiers de voir la pièce pour la première fois le jour de la première, comme si j'étais, posthume, un revenant. Cette modération n'est pas modeste. Elle signifie que l'auteur espère pour son ouvrage une vie après la sienne : il entrevoit le temps où des acteurs imprévisibles joueront sa pièce. Écrirait-on sans ce désir ? Prendrait-on la peine d'écrire ? L'amour de l'éphémère et de l'effacement, de l'oubli, s'accorde avec le désir d'un édifice qui résiste un peu. Sans ce désir, publierait-on une pièce, voudrait-on qu'elle soit un livre, aussi durable – aussi peu durable – que les autres livres ? Il suffirait qu'elle soit jouée, une seule fois, et presque clandestine.

Sans doute l'auteur est-il toujours surpris de voir son texte sur la scène, et prononcé, joué. Toute représentation réelle de sa vision imaginaire, la plus fidèle même aux didascalies, à la lettre et à l'esprit du texte, est un autre monde, un monde d'une autre nature que celui de l'imagination intime et de la parole. Est-ce fatalement une trahison, un appauvrissement ? Toute façon de dire un texte, une phrase, de le respirer, de le rythmer, de l'ajourer

de regards, de silence, de lui prêter le timbre personnel, unique, d'une voix, et son intensité, cette incarnation du songe fait vivre l'écriture d'une vie imprévue, et, parfois, l'enrichit; elle fait deviner, entendre, derrière la paroi de la parole, des profondeurs, des échos, des réverbérations dont l'écrivain n'avait pas eu conscience, dans le moment de l'écriture. La composition même de l'espace, l'architecture des personnages et leur mouvement, éloigne et rapproche des mots et des phrases autrement que dans l'ordre linéaire du livre. Mais la première merveille, immédiate, est ce mélange ou cet alliage, cette alliance, d'une personne avec un personnage; c'est là que se tient l'acteur, le comédien, entre le masque et le visage, entre la parole qui l'inspire et le souffle dont il l'anime. Et c'est là que se trouve l'une des raisons pour qu'existe toujours le théâtre – fût-ce le seul acte de dire, de parler à quelqu'un, publiquement, en un lieu donné. Et si le théâtre est analogue au rêve, au songe, c'est bien aussi par cette fusion, et qui demeure dans notre mémoire, être distinct, création distincte, entre le personnage incorporel et spirituel de l'écriture, être d'écriture, voix silencieuse, ombre, et la présence réelle, charnelle, mais transfigurée, tangible et hors d'atteinte, de la comédienne ou du comédien qui l'anime et le revêt, le fait agir, l'incarne : de même, dans le rêve, parfois, deux personnes sont pour le rêveur une seule, chimère qui l'étonne à peine, ou ne l'étonne pas, chimère vraie.

Je me disais, ces jours-ci, que si le texte de théâtre a sa part d'inflexible – sa cohérence littérale, sa cohérence profonde – une autre part en lui est infiniment variable. C'est comme un arbre : le tronc ne bouge pas mais sous la lumière et le vent les rameaux s'infléchissent sans que la forme essentielle de l'arbre s'altère. L'inflexion des feuilles et des rameaux est analogue à celle de la parole écrite lorsqu'elle est dite au théâtre. À l'essence du texte, à son cristal, la parole vive ajoute – par le ton, le souffle, la

couleur de la voix, et même le regard – son propre sens, un sens que je dirai *sensible*.

Mais peut-être est-ce que j'essaie de me persuader et de me rendre indifférent aux contresens, aux faux-sens, sans doute inévitables, lorsque l'auteur est absent. Ce qui fut entendu par lui, lorsqu'il écrivait, dans la gravité, les larmes, sonne parfois sur la scène dans le ton de l'ironie. Pourquoi ce malentendu, – cette licence ? Pourquoi cet abus du metteur en scène ? Et faut-il s'y résigner, crainte qu'une remarque, tardive, vienne tout dérégler ? Faut-il avoir l'impassibilité des morts, leur abandon ?

J'aimerais parler de toutes ces choses avec Jean Vauthier. C'est à son silence que je parle. Quel souci d'exactitude en lui ! Ses souffrances devant la réalisation de ses pièces ne tenaient pas au narcissisme exaspéré de l'écrivain, du poète : au désir éperdu d'être entendu et servi jusque dans la nuance. Il écrivait en musicien, en chorégraphe. Son théâtre était une partition – jusque dans la typographie, la mise en page. À l'extrême, il en était le seul interprète possible. D'où ses lectures, passionnées, devant un public. Et c'est en imitant Vauthier lui-même, en filigrane de ses personnages, et rencontré dans la vie quotidienne, que Marcel Maréchal, à la fin, son dernier metteur en scène, fut pour Vauthier l'interprète le plus fidèle.

Je me souviens d'une conversation nocturne avec Vauthier cours de l'Intendance. Je lui avais posé la question puéridale des surréalistes : « Pourquoi écrivez-vous ? » Et sa réponse : « J'écris pour continuer la langue française. » Lui, l'auteur moderne, le dramaturge d'avant-garde, écrivait pour cette raison ? Cette réponse est de celles qu'on met plusieurs années à bien entendre. Je l'entends de mieux en mieux.

Dirai-je de Raymond Mirande qu'il était *le poète* ? Il était la poésie. Il avait publié *Chacals dans un tiroir*, il écrivait les poèmes qui ont formé *L'apparence et le feu*. Il n'était pas encore devenu l'alchimiste des émaux. Le même feu chez lui brûle dans la parole et dans l'email. Il me citait, dans l'une de ses lettres à la belle écriture bleue qui jamais n'a changé, Reverdy : « Le poète est un four à brûler le réel. » Je lui dois Cendrars et Lorca, Saint-Pol Roux. Sa famille habitait Andernos et je vois tout près de la table où j'écris une boule de verre verte, de celles qui font flotter les filets, et qu'il m'offrit un jour de promenade parmi le sable, les barques, les algues, au bord de l'horizon lumineux. À Bordeaux, il habitait une petite chambre aux volets souvent fermés, très obscure, et je me souviens d'un grand tableau de papier ou de carton, au mur, sur la cheminée, où Raymond inscrivait, reliés par des traits, des lignes, le nom des étoiles de sa vie, son ciel intérieur : livres, poètes, amis, lieux. Vint le jour, sans doute, où j'y fus inscrit. Dans quelle constellation ? C'est un tableau de même sorte que j'essaie de faire surgir ici, constellations de la mémoire, chemin terrestre dont le sens est dans l'invisible, – *de l'autre côté*.

Au seuil de ma vingtième année, venant d'une ville que je vois aujourd'hui comme lointaine, et déserte, j'ai rencontré des frères de mon âge, des frères aînés, des pères. Je suis émerveillé quand je pense à l'accueil que j'ai reçu d'hommes établis dans leur vie professionnelle, je suis étonné par leur générosité, le crédit qu'ils faisaient à un très jeune homme. Le même jeune homme, aujourd'hui, trouverait-il un même accueil ? Moi-même, suis-je sûr de donner aux plus jeunes toute l'attention et l'indulgence que j'ai reçues ? J'étais encore lycéen et Jean-Gabriel Lemoine, au musée de Bordeaux, m'offrait de faire une conférence sur Van Gogh.

Je voulais dire ce que je dois à Bordeaux. Il faudrait parler des professeurs. Ceux dont je me souviens avec

gratitude n'étaient pas seulement des professeurs. Je me souviens de Lagabrielle, et de Giraud, mon deuxième professeur de philo : il me dissuada de devenir philosophe, professeur de philosophie : ce n'était pas mon chemin – en effet. Il avait vu qu'il s'agissait plutôt pour moi d'écrire, de rêver.

Je me souviens de Dupouy plein de bonté. Et grâce à lui Raymond Mirande put présenter à la classe – histoire et géographie – l'Inde, Lanza del Vasto, *Le Pèlerinage aux sources*.

Je me souviens de Jacques Ellul. Quelle brèche, quelle liberté, quelle vie et quelle intelligence dans la muraille de l'Université ! Il parlait – chose inouïe – de Marx et du marxisme. Il parlait de la propagande et de la technique. Qui d'autre le faisait à l'Université, à l'époque ? À Paris, il eût été un autre Raymond Aron. Il préférait enseigner et vivre à Bordeaux, à Pessac. Bien des années plus tard, et profitant de l'occasion qui m'était donnée, je suis allé le voir pour un entretien, à la radio. J'avais choisi pour thème *Jonas*. Son thème profond. Ce professeur à qui jamais je n'avais adressé la parole, à Bordeaux, me bornant à l'entendre, à le lire, j'ai avec lui noué des liens d'amitié.

À Bordeaux, je dois encore des rencontres qui ne sont pas liées à la ville même. J'ai rencontré Norge grâce à *La Boîte à clous*, que Jacques Arnold lui avait fait connaître. Grâce à Raymond Guérin, qui m'offrit une Décade à Cerisy, j'ai rencontré Ponge, Arland, Jean Follain. Et grâce à Raymond Mirande, je l'ai dit, j'ai rencontré Lanza del Vasto. Je ne dirai rien de plus de cette rencontre, ici : il faudrait parler trop longtemps, et comme Lanza disait lui-même, à la fin de ses causeries : « Eh bien, chers amis ! le temps a passé ! »

À Bordeaux je dois Bordeaux même. La beauté de cette ville, de ses façades, de son architecture (cela, je ne l'ai vu que vingt ou trente ans plus tard : étais-je indifférent, trop

jeune, à l'architecture ? Est-ce la blancheur née du ravalement qui a révélé cette beauté des édifices ?).

Je dois à Bordeaux les longues errances, la nuit, dans les rues étroites et sombres du vieux Bordeaux. Est-ce qu'en ce temps-là on ne craignait aucune mauvaise rencontre ? Il ne m'est jamais rien arrivé de fâcheux.

Je dois à Bordeaux, parfois, le port, les quais, les marins, et le rhum offert par l'équipage. Et les terrasses, dans la nuit, où je regarde luire le fleuve, l'estuaire. Et sous le pont de pierre, le quai, la voûte, le temps de la jeunesse dont on ne sait pas qu'il est le temps de la jeunesse. Tout demeure tellement intemporel, alors.

Et c'est à Bordeaux que je dois, à travers une ville particulière, la connaissance de l'essence même de la ville. C'est à Bordeaux que je dois cette expérience aussi profonde qu'une expérience amoureuse : la rencontre d'une ville – magique – à l'heure de l'adolescence, de la jeunesse.

Bordeaux, le 23 novembre 1995.

Le temps d'Algérie

En 1954, j'avais un peu plus de vingt ans. J'étais étudiant en Sciences politiques, à Bordeaux ; mais ce qui comptait essentiellement pour moi, à cette époque, c'était de chercher et de trouver « le Grand Secret ». (C'est-à-dire que j'étais plus féru de Kabbale et de Tao que de Keynes.) Le climat intellectuel qui était alors le mien, je l'ai retrouvé plus tard chez certains personnages d'Abellio.

Je suivais avec plus de passion et de zèle l'enseignement de Lanza del Vasto que celui de mes professeurs d'économie politique. Un mélange d'ésotérisme et de non-violence, sur le fond de révolte juvénile, me faisait concevoir nébuleusement une vaste, intégrale, profonde révolution humaine, accomplie sur des siècles. Sérieusement, avec le sérieux de Don Quichotte, un petit groupe de jeunes gens cultivait les germes de cette révolution.

Je ne prêtais pas grande attention aux premiers bruits de la guerre d'Algérie. Pourquoi se préoccuper de ce sur quoi on ne peut en aucune façon intervenir ? Il semblait plus sage de se consacrer au futur... Mais je pensais cependant qu'il était légitime de défendre les Européens massacrés par des bandits.

Bien sûr, j'avais suivi un peu les péripéties de la « sale guerre d'Indochine » ; j'étais naturellement anti-militariste, anti-capitaliste, anti-colonialiste, (et anti-communiste). Mon grand homme était Mendès France, qui avait mis fin à la guerre... Mais je n'avais aucune vue d'ensemble sur « les guerres coloniales » ; aucune vue précise sur l'Algérie et sur ce qui s'y passait. Et pouvais-je penser que ces troubles deviendraient une telle guerre, – et si longue que j'y serais soldat ?



Du temps passe... Le temps de me désenfumer un peu l'esprit ; de prendre conscience de la gravité du problème algérien ; de venir à Paris ; d'y commencer d'autres études ; et d'aspirer à voir enfin les idées non-violentes prendre corps.

Au printemps 1957, Lanza del Vasto, ayant appris les tortures et les massacres commis par certains éléments de l'armée française, décide d'entreprendre une action non-violente. Nous nous plaçons sous ses ordres.

La non-violence était alors, en France, objet d'ignorance ou de dérision. Notre action nous semblait d'avance nous vouer à l'échec, aux sanctions, ou aux coups ; mais il s'agissait d'honneur, de conscience. Je l'ai entreprise, pour ma part, dans « l'absurde ». J'aurais volontiers pris pour devise celle du Taciturne.

Concrètement, ce furent les jeûnes, les manifestations silencieuses, les demandes d'incarcération, et ainsi de suite.

J'aimerais écrire bien des pages sur cette période de ma vie. Parler longuement de Lanza del Vasto, cet homme extraordinaire auquel je dois tant ; du climat qui régnait à Clichy, où il jeûnait et rayonnait, avec ses compagnons, – et nous puisions là le courage, « la paix, la force, la joie ». J'aimerais décrire minutieusement cette naissance de la non-violence en France, et l'expérience d'un militant ; dire ce que j'éprouvais alors, et comment je me juge après plusieurs années. Mais c'est l'espace d'un livre qu'il y faudrait.



J'étais donc dans la situation de « l'intellectuel de gauche », sursitaire. Situation sans netteté ; études qui se prolongent, travaux qu'on diffère d'entreprendre, espèce d'adolescence contre nature, obsession politico-morale...

Mon sursis me donnait mauvaise conscience ; et, c'est un peu pour me soulager que je m'engageais dans des actions pacifiques : jugeant que j'utilisais ainsi ma liberté provisoire pour desserrer le piège où d'autres étaient pris, et que je compensais mes privilèges par quelques risques volontaires.

J'avais une vision très simple du problème algérien : un peuple unanimement en lutte, justement, légitimement, pour son indépendance ; une politique et une armée françaises vicieuses dans leurs desseins et souvent criminelles dans leurs actions... Je n'approuvais pas, bien sûr, les méthodes terroristes du F.L.N., mais j'y étais moins sensible qu'à nos crimes ; (je pensais que « nous sommes d'abord responsables des crimes des nôtres »). Je ne me souciais pas des pieds-noirs, sinon pour les juger coupables, – coupables au moins de se jeter sous les roues de « la locomotive de l'Histoire ». (Les pieds-noirs – pour lesquels j'éprouve aujourd'hui un sentiment si fraternel.) Je voyais derrière tout cela grandir « la menace fasciste » ; je pensais qu'il fallait dénoncer les tortures pour que l'idée de cette guerre devînt intolérable à l'opinion française, et que des négociations fussent engagées avec les nationalistes.

Je ne voyais qu'un seul aspect de la guerre d'Algérie – et avec quelle détresse ! quelle horreur : la France torturait, massacrait des hommes pauvres qui voulaient être libres ; le devoir me semblait être de combattre cette monstruosité, comme les générations précédentes avaient combattu le nazisme. Cela me semblait si évident ! Je ne me posais pas d'autres questions.

Je n'étais pas lâche dans ma résistance à la guerre, mais j'avais peur (sans le voir assez clairement) de la guerre elle-même : peur physique, peur morale, peur d'être complice d'Oradours algériens... Et au fond de moi peut-être y avait-il des impulsions moins nobles, ou moins humaines : une espèce d'amer plaisir à m'acharner contre les hommes du drapeau, du pouvoir, des banques et des affaires, et, au delà, contre ma race, contre mon pays. J'avais à l'égard de

l'Occident les sentiments d'un Henry Miller (que j'avais beaucoup lu) contre l'Amérique. J'ai su plus tard quel amour gisait sous cette agressivité ; les psychanalystes politiques – s'il y en a ! – diraient sans doute que je souffrais d'un « complexe d'Œdipe » au plan de ma patrie, ou d'un « complexe de l'enfant prodigue ».



Mais, le moment venu de choisir, de répondre, de me décider, – qu'allais-je faire ? Cela tournait à l'obsession ; aigrissait, corrompait toutes mes pensées, toutes mes actions. J'ai pensé gagner la Belgique, la Suisse, – ou la Chine ! et y attendre la fin de la guerre. J'ai pensé jeûner à mort plutôt que de porter les armes.

Extravagances, chimères, délire léger. Oui... Mais au fond de tout cela, il y avait une angoisse réelle. L'angoisse de jeter par-dessus bord tout ce qu'on a pensé de généreux, pour devenir une espèce de mercenaire exposé à devenir un bourreau ; ou bien, pour ne point se renier, accepter d'être un exilé ou un martyr.

Ne me voyant pas m'exiler pour dix ans en Chine, n'ayant pas le courage d'accepter des années de prison, ne pouvant me résoudre à faire la guerre au peuple algérien, je choisis – comme le conseillait d'ailleurs Lanza del Vasto à ses jeunes amis appelés sous les drapeaux –, je choisis de demander aux autorités militaires l'autorisation d'accomplir un service sans armes : le service sanitaire, par exemple.

Prenant acte de mes sentiments gandhiens, et du fait que je n'étais pas objecteur de conscience, que je ne refuserais pas d'aller en Algérie, – « l'officier orienteur » m'assura qu'il en serait selon mon désir.

C'était une solution qu'on peut aussi bien dire moyenne que médiocre. Mais il est cruel d'être pris entre l'obligation de participer à une guerre qu'on estime injuste et criminelle, et l'héroïsme – ou la folie – nécessaire pour aller jusqu'au bout de son refus.

Et qui nous aidait à résister à cette guerre ? Les syndicats faisaient des grèves salariales. Le Parti communiste menait grand bruit autour de quelques échantillons d'objecteurs ; mais, pour le reste... La « petite gauche » n'était que littérature ; les autorités religieuses, lénifiantes... Tout « intellectuel de gauche » que j'étais, je ne m'aveuglais pas sur l'impuissance ou le machiavélisme de cette gauche française ; mais j'espérais, je ne désespérais pas ; de même que le croyant persiste à recevoir les sacrements d'un mauvais prêtre, s'il ne s'en trouve pas d'autres là où il est.



Le 13 mai m'apparut évidemment comme un coup d'État fasciste. Et la non-violence commença de me sembler bien insuffisante devant l'urgence du péril. J'en tins pour « l'unité d'action », avec les communistes, et tous les autres « républicains » ; et je militai en ce sens dans mon quartier.

D'autre part, surveillant d'externat, je baignais dans le milieu des enseignants, et j'avais la tête farcie de sa résistance aux factieux, de ses pétitions, de ses comités...

(J'étais allé, entre temps, à Moscou, à l'occasion du Festival mondial de la jeunesse pour la paix et l'amitié. Cette expérience a interféré avec celle de l'Algérie ; mais je dois me borner à la signaler d'un mot : elle me débarrassa d'un anti-communisme primaire, et m'enrichit d'un profond amour pour le peuple russe. Je fus frappé – sans pouvoir encore bien le comprendre – par le patriotisme salubre de ces hommes, de ces socialistes.)



Quand je reçus ma feuille de route, je vis que j'étais incorporé dans l'infanterie. Il n'était pas question de service sanitaire. Mais j'étais pris de court, et sans héroïsme ; je

rejoignis mon corps, en me disant que, sur place, je recommencerais à demander de ne pas porter les armes.

J'acceptai de suivre les classes des futurs élèves officiers, en précisant, dès le début, et à tout instant, que je refuserais de réussir l'examen.

Ce furent quatre mois de verdure et de bonne fatigue – et finalement d'un bonheur physique de très bonne venue pour un intellectuel citadin.

Bientôt, si ma répugnance aux armes était toujours aussi vive, je perdis ma répulsion à l'égard des militaires. Je fus surpris d'y trouver de fort honnêtes gens, et animés contre les gens de ma sorte de moins de préjugés et de malveillance que nous en avions contre eux.

(J'ai rencontré, en vingt-huit mois de vie militaire, des brutes et des niais : il s'en trouve dans toutes les corporations. Mais je dois dire que, dans l'ensemble, l'armée française m'a paru pétrie d'honnêteté et de mesure. Le « capitaine d'Algérie » m'a semblé un type d'homme assez estimable : sans fanatisme, sans lâcheté, sans bassesse ; espèce de moine militaire anachronique, ayant reçu en partage une des tâches humaines les plus difficiles, les plus ingrates.)



Dès mes classes faites, je suis affecté à Aumale, petite ville de l'Algérois. À cette nouvelle, je passe de mauvaises heures. Et puis, bientôt, je me sens soulagé de cette longue attente. J'éprouve des sentiments nouveaux : celui d'être parmi ceux qui partent, celui de goûter enfin au destin le plus commun, – et le sentiment de curiosité... Là-dessus, le président de la république prononce le « discours d'auto-détermination ».

Je ne pouvais imaginer langage plus raisonnable ; je fis confiance et commençai de me séparer de mes compagnons de gauche, qui ricanaient de ma naïveté... En tout cas, je ne sentais plus notre cause comme coupable dans son

principe ; j'avais le cœur plus léger, et je pensais arriver en Algérie pour vivre assez vite les premiers jours de la paix.



Après tant de mois amers, passés à attendre le jour d'embarquer pour l'Algérie, ce jour fut le premier d'une longue suite de jours heureux. Le voyage en mer, d'abord, et puis les premiers déplacements dans ce pays, me dilatèrent l'âme, l'apaisèrent. Mes compagnons étaient désormais des hommes simples, et je me retrouvais à moi-même une saveur plus commune, et meilleure... Je dois bien constater cette espèce de bonheur singulier – dont j'avais honte souvent, pensant aux souffrances quotidiennes tout près de moi – et qui ne me quitta plus guère, jusqu'au bout... C'est revenu en France, dans ma vie parisienne, que j'eus tendance à retrouver mes remâchements d'angoisse, mes hantises de mort.



Je vis à Aumale, pendant quelques mois, la vie d'un petit fonctionnaire, d'un bureaucrate militaire. La guerre, j'ai l'impression qu'elle se passe comme en haute mer, tandis que je suis sur le rivage. Je vois passer ou stationner les convois comme le riverain regarde les mouvements de navires ; j'écoute les récits des uns et des autres ; je vois des prisonniers.

Je m'émousse. Je stagne. Je garde à peu près les mêmes opinions, mais comme « au ralenti »... (Cependant, je vois, toujours aussi naïvement, des croix gammées en filigrane des drapeaux français sur les « barricades », et suis bien surpris de me trouver, sans avoir changé d'attitude, « loyaliste ».)

Cette vie aurait pu durer ainsi pendant deux ans : heures de machine à écrire, heures de garde ; la violence vue comme la mer à travers un hublot ; la vie militaire et la vie

personnelle – lectures, rêveries... – se poursuivant à travers les saisons. À mon retour, qu'aurais-je pu penser de l'Algérie ? L'aurais-je connue ? Ayant vécu sans contact avec les Arabes, sans guère plus de contact avec les Européens ; sachant, par oui-dire, les « corvées de bois » dans le djebel, les tortures dans les « D.O.P. », ignorant tout de l'existence de villages « pacifiés » ; immergé dans cette réalité militaire de seconde zone (doublement artificielle, si l'on veut ; – l'armée de bureau et de garnison) qui me rendait imperméable à toutes les autres.

Pourtant, quelque chose me frappe, pendant cette période, qui ne m'avait pas frappé en France : l'aspect fratricide de cette guerre : je vois des Algériens combattre de notre côté, fort nombreux, et durement ; ce qui m'amène à douter de la conscience nationale des Algériens... Chez nous, en 1958, quand les partis de gauche criaient à la menace fasciste, j'ai vu combien peu d'hommes étaient prêts à descendre dans la rue et à faire le coup de feu ; ça n'empêchait pas la mythologie type « Front Populaire » d'aller son train... Tout bien pesé, il me semble que l'image « peuple algérien en lutte pour son indépendance » fut largement une mythologie. (Mais de tels propos sembleraient sacrilèges et imbéciles à bon nombre de Français. Pourtant... Seulement, il me faudrait, là encore, des pages pour m'expliquer sans craindre des malentendus.)

Autre surprise : j'imaginai le « contingent » perverti, corrompu par cette guerre, ou révolté par sa condition. Cela aussi était mythique... Ah ! comme tout ressemblait peu, dans cette guerre, aux images qu'on s'était faites, et sur la foi desquelles on eût été prêt à donner sa vie ou à prendre celle d'autrui.



À cette vie de bureau, le hasard en fait succéder une bien différente : je suis affecté à la « Protection » ; il s'agit pour moi de garder une ferme, avec trois autres appelés.

Dans la ferme, la famille européenne, et, autour, quelques mechtas et quelques familles arabes.

Nous sommes dans la montagne, en pleine neige, très isolés. Neige, feu de bois, lampe à pétrole, obscurité, bougies, fusil chargé, – et longueur du temps ; une vie de gardiens de phare, ou plutôt de trappeurs (moins les chasses) dans l'Amérique des pionniers... C'est là une existence à laquelle je repense parfois avec nostalgie. Mais comme on s'y sentait loin – ô paradoxe ! – de la « guerre d'Algérie » !... Nous y étions quatre hommes aussi éloignés des pieds-noirs que des Arabes ; vaguement menacés par les « rebelles », et prêts à nous défendre le cas échéant, – voilà tout.

Quand j'étais encore bureaucrate, j'avais, ayant été élève comédien, posé ma candidature au « Groupe d'Action Culturelle », dont à vrai dire je savais peu de choses. Je savais simplement que ce groupe, fondé et dirigé par Raymond Hermantier, « faisait du théâtre » pour les enfants, et que les comédiens circulaient à travers toute l'Algérie. Je voyais là l'occasion d'un travail innocent et pacifique (je n'avais jamais perdu l'espoir, depuis mon départ, d'être instituteur, par exemple) ; l'occasion d'échapper à la léthargie et de parcourir l'Algérie, pour mieux voir et comprendre.

Je quitte ma ferme, appelé par Raymond Hermantier, pour aller passer une audition.

Ici, j'aimerais abandonner mon sujet – le récit, bien sommaire, de mes métamorphoses – pour un autre : l'extraordinaire chronique du « Groupe d'Action Culturelle », que j'ai vécue pendant un an et demi.

J'ai retrouvé dans les récits des compagnons de Jacques Copeau, assez exactement, ce que nous avons connu au sein de ce Groupe : cette vie de jeunes hommes de théâtre, et son mélange de mysticisme, d'épreuves et de pittoresque... Et quand j'ai vu, dans le film de Bergman, *Le Septième Sceau*, cahoter la charrette des comédiens à travers la peste et son désordre, elle m'a semblé familière.

Oui, c'était cela : l'aventure d'un Copeau ; – mais dans un pays archaïque ; le théâtre (dans ses formes, pour commencer, les plus frustes, les plus élémentaires), apporté à des hommes, des femmes, des enfants, – meurtris par cette guerre... Le théâtre devenant moyen de retrouver le cœur des hommes ; de conjurer la violence, le désespoir, le mépris... De secourir, autant que faire se pouvait, les affamés, les misérables... De desserrer l'étau de violence... « Vous êtes ici pour donner, aimer, faire aimer. » Telle était la devise, et la mission.



Surprenante troupe – et l'on pourrait presque parler d'un Ordre, composée de métropolitains et de pieds-noirs, de Kabyles et d'Arabes, d'appelés militaires et de volontaires civils venus de Paris ou de Suisse, d'intellectuels et d'ouvriers, – fondée, cimentée, animée par une âme vigoureuse et singulière, un homme qui se voulait une espèce de croisé tout ensemble du théâtre, de la liberté de tous, et de l'honneur de son pays.

Malraux soutenait notre action et c'est à Camus qu'Hermantier avait d'abord fait la confidence de son dessein. Camus l'avait approuvé, aidé, de tout cœur... Et nous, je crois pouvoir le dire, nous affirmions par nos actes, par notre vie, ce que le « silence » de Camus affirmait en France ; – engagés dans une action à la fois « absurde » – car notre bonne volonté, nous la sentions infime dans ce débordement de malheur et de folie – et raisonnable, parce que purement fraternelle.

Et l'un des miracles de cette aventure, c'est que nous sommes restés des hommes libres, trouvant amitié et estime parmi tous – population arabe et kabyle, armée française, Français d'Algérie, sans jamais nous livrer à aucune « propagande ».

Tout se passait pour moi comme si la fidélité à la non-violence m'avait été providentiellement permise, au

moment le plus contraire... J'y pensais souvent, soldat sans arme et sans uniforme, exposé cependant à l'embuscade ou à la mine sur la piste, – tenu seulement de servir la paix humaine, et le théâtre... Serait-il donc vrai, parfois, qu'il nous arrive ce qui nous ressemble ; et que notre destin s'accorde à nos vœux profonds, s'ils sont assez tenaces ?

Nous avons donc vécu parmi des populations éloignées du reste du monde ; presque inconnues, et repliées sur elles-mêmes par l'épreuve ; et personne ne fut mieux placé que nous pour recevoir leur confiance et leur amitié ; nous avons en même temps connu en profondeur l'armée, et tous ses visages, toutes ses ambiguïtés ; connu les Français d'Algérie, dans le bled et dans les grandes villes... Nous avons parcouru ce pays du Djurdjura aux Hauts Plateaux présahariens, – ensemble, et confrontant, sans cesse, au jour le jour, pendant des mois et des mois, nos expériences et nos réflexions, pour parvenir à la moins imparfaite connaissance de cette réalité si difficile à saisir.

Condition singulière, certes ; mais loin de nous enfermer et de nous maintenir derrière une cloison opaque ou trompeusement transparente, elle nous donnait, je crois, la plus grande chance de voir et de comprendre.

Ceux pour qui l'action de la France en Algérie, et sa cause, ne sont jamais apparues que comme violence et supercherie, s'ils nous accordent le bénéfice de l'innocence, qu'ils ne pensent pas cependant que nous n'étions qu'une dérisoire poignée d'hommes purs : des milliers d'hommes ont connu une expérience analogue à la nôtre : tous ces jeunes médecins et infirmiers qui soignèrent les populations, ces jeunes instituteurs qui se dévouèrent pour des foules d'enfants.

□

Chemin faisant, ma vision du drame algérien s'est progressivement différenciée de celle que j'avais au début. Là où je voyais l'affrontement du bien et du mal, de l'avenir

et du passé, j'ai vu un enchevêtrement de causes complexes ; j'ai vu une plaie vive, une plaie envenimée de notre XX^{ème} siècle, où tous les intérêts, tous les aveuglements, tous les machiavélismes se sont rencontrés, mêlés, pour gâcher les meilleurs élans et emprisonner les hommes dans une fausse fatalité... Une plaie vive, d'abord ; puis envenimée par tous les artifices des puissants et des calculateurs de ce monde.

Il fallait à l'Algérie une véritable, une profonde révolution, – tangible, concrète, – et tous ceux qui se sont affrontés, et s'affrontent encore, en ennemis, n'étaient pas trop nombreux pour l'accomplir ensemble. Hélas !...

Je n'ai pas le goût de disserter, à mon tour, sur « les occasions perdues », sur ce qui devait, ou pouvait encore, être fait, en telle ou telle année... Mais disons, pour être bref, que si j'avais en partant l'optique de Sartre, sur ce drame, je suis revenu avec celle de Camus, dont la mort me semble un cruel symbole.¹



... Je relis toutes les pages qui précèdent : elles me déçoivent, elles m'irritent. Comme tout cela est abstrait, et fragmentaire ! Il manque les visages, les paysages, les moments et les minutes, les candeurs, les surprises, les saveurs de l'immédiat... Il manque surtout les vérités du

1. J'ai relu, récemment, *La France a la fièvre*, de Pierre-Henri Simon. J'avais lu ce livre en 1958 ; j'en avais alors aimé certaines manières de penser, tout en restant étranger aux autres. Aujourd'hui, j'adhère naturellement à cette analyse de la société française. Et cette pensée, qui fait leur part aux exigences de la conscience universelle et à celles de la patrie, me semble exemplaire.

Ma propre évolution m'a conduit, d'autre part, à nouer des liens amicaux avec l'association « Patrie et Progrès », rencontrée grâce à Raymond Hermantier. Je reconnais pour miennes bien des manières de penser qui ont cours en ce groupe ; et je vois là l'une des premières émergences de la « génération d'Algérie », l'un des lieux propices à sa « démutisation ».

cœur : ma surprise violente, par exemple, ce bouleversement, au premier jour de Kabylie, d'être entouré d'enfants qui chantaient et riaient, d'être reçu en ami par le village...

Et puis, comment feindre de tenir ce long chemin comme terminé, quand la détresse de l'Algérie est plus profonde aujourd'hui que jamais ; quand la guerre se perpétue, et que chaque jour l'horreur, la tristesse, l'impuissance, la solitude tenaillent notre cœur et notre raison ?... Pourrais-je me dire « revenu » d'Algérie ? Me voici seulement éloigné physiquement d'un malheur dont mon esprit ne peut ni ne veut se délivrer.

Et comment faire entendre, maintenant, – puisque enfin, il faut bien se résoudre à conclure, provisoirement, – que je suis revenu empli, animé, d'un sentiment nouveau : l'attachement à mon pays ?

Oui, je me sens aujourd'hui bien étranger à la gauche française, et surtout à « la petite gauche ». Beaucoup de mes sentiments, de mes opinions d'avant-hier, je les tiens pour maladifs, pour impurs, et même, pour pervers. Il me semble que j'ai souffert d'une maladie de l'âme, d'un trouble profond du jugement ; il me semble que j'étais jadis un incendiaire inconscient, un faux révolutionnaire. Il me semble découvrir qu'aujourd'hui, dans cette guerre sournoise, falsificatrice, artificielle et ignoble, qui est la réalité de notre temps, les vérités les plus incontestables, les élans les plus généreux peuvent envenimer les plaies, rendre plus inextricables les nœuds de la violence.

Maintenant, j'essaie de penser et de vivre, ensemble, des vérités qui m'apparaissaient contradictoires. Le socialisme est mieux fondé en moi que jadis (car j'ai vu de plus près la condition d'un peuple prolétaire) ; mais je me sens aussi profondément attaché aux causes de ma patrie... Sans cet amour – qu'il est bien difficile de faire comprendre à qui ne le partage pas, il me semble que les meilleures pensées, les meilleurs sentiments se corrompent et se pervertissent... Ah ! combien je me sens plus proche des

jeunes Soviétiques, des jeunes Israéliens – ou des jeunes patriotes algériens musulmans ou pieds-noirs – que de ces étudiants parisiens qui tirent de troubles délices à brandir le drapeau vert et blanc au Quartier Latin... (Mais je sais bien qu'il est aussi des perversions patriotiques.)

Cependant, j'ai grand tort d'user de comparaisons pour tenter de définir ce que j'éprouve : je crois qu'il s'agit de quelque chose de nouveau, et dont le propre, précisément, est de ne plus correspondre aux anciennes classifications, aux anciennes divisions.

Mais j'hésite à parler d'une « génération d'Algérie ». Des millions de jeunes hommes ont vécu « la guerre d'Algérie ». Certains sont revenus de là-bas sans avoir apparemment changé d'opinion ; d'autres, qui pensaient « à droite » sont revenus pensant « à gauche », – et l'inverse est vrai.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la « génération d'Algérie » n'a pas pris conscience d'elle-même. Elle n'a pas de porte-parole, de maîtres à penser ; elle n'a pas « d'anciens combattants », encore moins de « Croix-de-feu »... C'est peut-être que l'expérience d'Algérie fut, pour chacun des hommes qui la firent, une expérience solitaire, personnelle, difficilement communicable... On part seul, pour l'Algérie ; on revient seul. Là-bas, c'était une réalité diversifiée, diluée ; ici, celui qui revient se retrouve seul, dans une société où il reprend sa place, comme si de rien n'était... « Phénomènes de parenthèse », si je puis dire ; et non pas « phénomène de masse » comme le furent les « autres guerres ». L'expérience de chacun, au retour, est noyée, dénaturée, oblitérée par l'entourage étranger à la modification de celui qui revient.

Et puis, ce n'était pas facile de savoir, finalement, à quoi s'en tenir, sur ces mois passés en Algérie ; ce n'est pas une expérience aux contours nets, aux leçons précises... Et ce fut une guerre d'hommes de vingt ans... Il est possible que les répercussions de cette expérience ne soient vraiment sensibles que chez les « intellectuels », les « sursitaires »...

Mais de quelle manière ? Je crois que l'expérience algérienne a eu, sur nous, pour premier effet de nous soustraire à la passion politique, aux visions manichéennes ; qu'elle a suspendu, provisoirement, notre capacité et notre volonté « d'engagement »... Par exemple, il me semble que, généralement, ceux qui militaient dans les « mouvements de gauche » ont cessé de le faire au retour, ne se trouvant plus à l'aise parmi leurs anciens compagnons.²

Pour ma part, j'ai l'impression d'avoir trouvé, à travers cette expérience, le chemin d'une guérison du cœur et de l'esprit, d'une réconciliation avec moi-même ; de m'être

2. Malaise, irritation ; quand cette « gauche » ne voit et ne montre du drame algérien que les tortures françaises ; quand elle se scandalise comme si les tortures de l'adversaire et son terrorisme n'offensaient pas aussi gravement la dignité humaine ; – et, surtout, comme si la « torture était un phénomène insolite en notre temps ». Mais quelle différence y a-t-il entre un « bombardement stratégique » et une « opération-renseignements » ; et tient-on les pilotes de bombardiers de la dernière guerre dans le mépris où l'on tient les tortionnaires ?... Je suis le « jeune homme » auquel pensait Pierre Emmanuel, lorsqu'il écrivait, dans *Témoignage chrétien* du 16 février 1962 : « *Que répondre à ce jeune homme qui demande en quoi la torture attend davantage à l'honneur que le bombardement de Dresde, le pire peut-être de la dernière guerre ? La guerre échappe à toute moralité : il n'y a pas de crimes de guerre, c'est la guerre qui est le crime. (...) Aux antipodes du pilote de bombardier, le tortionnaire ? Nous ne savons pas : nous ne faisons que poser la question. Immense désarroi, le nôtre à tous, et que, certains commencent d'éprouver jusqu'au tréfonds de la substance humaine, là où il ne reste plus qu'à commettre l'éternel suicide ou à se convertir à l'homme intérieur.* »

Malaise, irritation, quand on expose, sur plusieurs colonnes, le malheur de la petite Delphine Renard, et, le même jour, en quelques lignes, ce fait-divers qui n'indigne personne : un père de famille roubaisien tué accidentellement par une fusillade entre gens du M.N.A. et gens du F.L.N. Pourquoi, là encore, deux poids et deux mesures ? Est-ce mauvaise foi, est-ce aveuglement ?... Et pourquoi tant de gens de gauche, prompts aux pétitions et aux manifestations quand ils sont informés des tortures subies par les nationalistes algériens, se taisent-ils ou se dérobent-ils si on les informe des massacres et des tortures dont sont victimes, à leur tour, les pieds-noirs ?

dégagé, peu à peu, de bien des artifices intérieurs. (Mais, bien sûr, si les circonstances avaient été différentes, j'aurais pu revenir moralement brisé, corrompu... Le temps d'Algérie, dont j'attendais le pire, fut, pour moi, d'une manière imprévue, l'occasion d'un bon apprentissage d'homme.)

Ce sentiment de réconciliation avec moi-même, cette nécessité que j'éprouve de penser ensemble des vérités ou des affirmations que je tenais jadis pour ennemies, – comment ne me conduiraient-ils pas à vouloir être, selon mes forces, un élément de réconciliation, de délivrance, dans cette France d'aujourd'hui empestée de guerre civile ?

Peut-être ma génération, la « génération d'Algérie », est-elle profondément, muettement encore, une génération d'outre guerre civile ?... Génération muette, qui ne parle plus facilement le langage de la société française d'aujourd'hui, mais qui ne s'entend pas encore parler le sien.³

Esprit, octobre 1962.

³ À quelques retouches d'écriture et de ponctuation près, quelques précisions apportées, je reproduis ce texte qui faisait partie d'un ensemble de « témoignages ». Jean Cayrol, à qui j'avais dit mon projet d'écrire un livre sur ce que j'avais vécu en Algérie, avait suggéré à Jean-Marie Domenach, directeur de la revue *Esprit*, de me demander de participer au numéro *L'après-guerre*. « Cette réflexion, écrivait Domenach, s'ouvre par quelques témoignages de jeunes hommes qui ont été enrôlés dans l'Armée française en Algérie, et à qui nous avons demandé de donner leur expérience : non pas exactement ce qu'ils ont fait et vu, mais en quoi ils ont été éprouvés, et peut-être changés. » Il s'agit bien d'un témoignage, presque d'un « procès-verbal », et qui devait être le plus bref possible. D'où la nature et l'aspect de ces pages ; leur « sécheresse ».

Je crois bien que c'est à l'occasion de cet article que je suis entré en relation avec la revue et que j'y ai plusieurs fois collaboré. Y liant quelques amitiés. – Janvier 2010.

Merci

Vous me donnez la joie de remercier.

Je remercie Annik. Sans Annik, ni ce livre ni aucun de ceux que j'ai écrits depuis notre rencontre n'existeraient. Je te dédie, Annik, ce Prix, comme te sont dédiés *L'arche d'enfance* et *François et l'Itinéraire* parus en même temps que *Goya*.

Je remercie Buchet-Chastel, l'éditeur de *Goya*. Un éditeur n'est pas seulement une Maison, – celle qui m'a donné les moyens d'écrire un livre qui demandait quelques voyages ; ni une équipe, grâce à laquelle un livre prend place, et bonne place, dans la marée des choses imprimées ; mais en premier lieu, essentiellement, une personne : et pour *Goya* : Jean-François Bouthors.

Il m'a appelé, il m'a fait confiance, il m'a accompagné dans l'écriture du livre : plusieurs années.

L'art de l'éditeur est d'unir la lucidité critique, le courage de la critique et de l'exigence, de la véracité, à un respect de la liberté de l'auteur, avec le sens des ménagements, une délicatesse, un tact, une prudence... Il doit aimer et laisser libre la liberté – imprévisible – de l'écrivain. Il doit être son allié.

Ces qualités, si Jean-François Bouthors les possède au plus haut point, c'est sans doute parce qu'il est lui-même écrivain. Ce qui implique une autre qualité : un certain effacement de soi dans le service d'autrui.

J'ai rencontré Jean-François Bouthors au journal *La Croix*. Et j'ai connu à *La Croix* la confraternité et le bonheur de parler librement de la peinture et de la poésie.

J'ai eu, en particulier, le plaisir de travailler avec Sabine Gignoux.

Si je suis « entré » à *La Croix*, c'est grâce à Michel Crépu.

Si j'ai rencontré Michel Crépu, c'est grâce à la revue *Esprit*.

J'avais connu *Esprit* au temps de Jean-Marie Domenach, et grâce à Jean Cayrol. Qui m'a encouragé quand j'avais une vingtaine d'années.

Il était naturel que j'adresse à Cayrol mes premiers manuscrits. J'habitais Bordeaux.

Il me faudrait dire ici tout ce que je dois à Bordeaux. Ce fut le lieu de mon apprentissage. Dire ce que je dois à ses écrivains, à ses peintres, à la ville même.

À Bordeaux, je dois aussi l'Espagne, qui m'est une autre patrie. – Goya ? Je ne savais pas alors, dans les années cinquante, que j'habitais à quelques pas de la maison où Goya vécut ses derniers jours.

Goya, je l'avais rencontré, collégien, à Dunkerque, quand j'allais chaque fois que je le pouvais au musée de Lille. Que serais-je devenu ? si je n'avais rencontré dans mon adolescence Goya, la peinture, et la poésie : Rimbaud, Verlaine, Éluard, Apollinaire, et quelques autres.

Je croyais suivre, pour mon remerciement, mes remerciements, je croyais suivre un fil. Mais c'est un réseau infini que je découvre.

Et je n'ai rien dit de ma famille. Ni presque rien de mes amis, fraternels, paternels, et dont beaucoup ne sont plus de

ce monde. Je n'ai rien dit de mes professeurs, alors que je fus moi-même un professeur, longtemps...

Au fond, nous devons remercier de proche en proche, immédiate ou lointaine, toute l'humanité !

Et non seulement ceux qui nous ont fait du bien, qui ont voulu notre bien, qui nous ont aidés, éclairés, soutenus, devinés, mais peut-être même une partie de ceux qui nous furent des obstacles, des épreuves.

Je remercie ceux qui me donnent le bonheur de faire cet acte de gratitude : le jury du Grand Prix catholique de littérature.

Ce n'est pas tant l'amour-propre qui se trouve flatté, quand on reçoit l'honneur d'un Prix. Ce qui compte, et qui est précieux, c'est plutôt la sympathie qu'on vous témoigne ainsi, l'encouragement qu'on vous donne ; et la liberté plus grande qui vous vient : pour entreprendre d'autres choses ; grâce à la « reconnaissance », dont la nature et la vertu est de susciter et d'étendre la « reconnaissance ».

Je veux rendre hommage au jury, non parce qu'il m'a choisi, et pour la sûreté de son jugement ! Mais pour ce que ce choix indique et implique. Ce Prix est « catholique », mais ni l'auteur, que le prix honore, ni son ouvrage, ne doivent l'être nécessairement. Je suis chrétien orthodoxe, et mon *Goya*, je ne le tiens pas pour un livre édifiant. Sans doute est-ce un livre de lumière ; mais c'est aussi un livre de nuit, et c'est pour entrer plus profondément dans ma nuit intérieure, personnelle, intime, et pour la connaître et l'affronter, que je l'ai écrit.

J'éprouve un bonheur tout particulier à saluer, aujourd'hui, – je veux dire : en ces temps-ci, ces écrivains catholiques, leur Association, et, à travers eux, tous les

catholiques. La chrétienté catholique, latine, du reste, est aussi ma patrie, et n'a jamais cessé de l'être.

Mais les écrivains catholiques qui forment le jury de ce prix de littérature, et l'association qu'ils représentent, professent leur attachement à la culture et à la langue françaises. En quoi, chers confrères, chers amis, je me sens profondément des vôtres.

La littérature ne va pas sans un attachement à la langue, particulièrement pour le poète. J'allais dire qu'elle est d'abord et essentiellement cet attachement, ce sens du verbe et de l'écriture ; cet amour ; même si cet attachement à la matière et à la forme de la parole, à sa perfection, passe infiniment la littérature elle-même, jusqu'à nous conduire parfois au silence, et à la seule action. Cet attachement est fidélité à un héritage (il comprend, pour moi, la culture latine, le latin, la latinité, la romanité), mais c'est une invention, continuelle, une aventure. On peut se vouloir fidèle à une tradition, mais le timbre particulier de sa voix, son accent, la nouveauté de sa parole, on n'en décide pas : c'est une grâce.

Parler et écrire sa langue, du mieux possible... Il se trouve que notre langue maternelle, natale, nous amène parfois à parler d'un pays dont la langue nous est étrangère, à le *traduire* : ici, l'Espagne. Et à parler de quelque chose de plus étranger encore à la parole : la peinture. Il se trouve encore qu'on est parfois conduit à tenter de dire l'indicible : non seulement la vie d'un homme, d'un autre que soi, mais le secret d'un homme, notre frère humain, pourtant : ici, Goya. On ne peut le faire qu'en se tournant vers soi-même, vers ce point commun à chacun de nous, entre la nuit et l'espérance de cette lumière que nous espérons éternelle. Le livre écrit, publié, nous devient alors inaccessible, comme, dans les contes ou les songes, les pièces d'une demeure, d'un château, dont les portes l'une après l'autre se

referment derrière nous, derrière celui qui s'aventure ;
jusqu'à se changer en muraille ; et c'est le signe qu'il faut
continuer à marcher, encore, tant que nous avons la
lumière.

Paris, le 7 mai 2009.

LES COMPAGNONS D'HERMÈS
Bulletin d'adhésion
ou de renouvellement de cotisation 2010

Nom :

Prénom :

Deuxième nom et prénom si adhésion en couple :

Adresse postale :

Téléphone :

Adresse courriel :

Cotisation pour 2010 des membres adhérents :

Une personne = 10 €

Couple = 15 €

Cotisation pour 2010 des membres bienfaiteurs :

50 € ou plus

Entourer la modalité de cotisation choisie,
joindre le chèque correspondant
à l'ordre des Compagnons d'Hermès
et envoyer le tout à la trésorière :
Annik Rocquet, 46 rue de la Clef, 75005 Paris

Les adhérents reçoivent *Les Nouvelles des Compagnons d'Hermès* (trimestriel) et *Les Carnets d'Hermès* (environ un numéro par an).

